

KEN FOLLETT

LE
SIÈCLE
2



L'HIVER DU MONDE

ROMAN
ROBERT LAFFONT

DU MÊME AUTEUR

- L'ARME À L'ŒIL, Laffont, 1980.
TRIANGLE, Laffont, 1980.
LE CODE REBECCA, Laffont, 1981.
L'HOMME DE SAINT-PÉTERSBOURG, Laffont, 1982.
COMME UN VOL D'AIGLES, Stock, 1983.
LES LIONS DU PANSHIR, Stock, 1987.
LES PILIERS DE LA TERRE, Stock, 1989.
LA NUIT DE TOUS LES DANGERS, Stock, 1992.
LA MARQUE DE WINDFIELD, Laffont, 1994.
LE PAYS DE LA LIBERTÉ, Laffont, 1996.
LE TROISIÈME JUMEAU, Laffont, 1997.
APOCALYPSE SUR COMMANDE, Laffont, 1999.
CODE ZÉRO, Laffont, 2001.
LE RÉSEAU CORNEILLE, Laffont, 2002.
LE VOL DU FRELON, Laffont, 2003.
PEUR BLANCHE, Laffont, 2005.
UN MONDE SANS FIN, Laffont, 2008.
LA CHUTE DES GÉANTS, Le Siècle, 1, Laffont, 2010.

KEN FOLLETT

L'HIVER DU MONDE

LE SIÈCLE

2

roman

traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque,
Odile Demange, Nathalie Gouyé-Guilbert,
Dominique Haas, Viviane Mikhalkov



ROBERT LAFFONT

Titre original : WINTER OF THE WORLD

© 2012, Ken Follett

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2012

ISBN 978-2-221-13400-9

(édition originale : ISBN 978-0-525-95292-3 Dutton/Penguin Group, New York)

Design premier plat de couverture : Philippe Apeloig

© Roger Ressmeyer, ClassicStock, Bettmann et Tim de Waele / Corbis

À la mémoire de mes grands-parents
Tom et Minnie Folle
Arthur et Bessie Evar

Les personnages

Américains

Famille Dewar

Gus Dewar, sénateur
Rosa Dewar, sa femme
Woody Dewar, leur fils aîné
Chuck Dewar, leur benjamin
Ursula Dewar, mère de Gus

Famille Pechkov

Lev Pechkov
Olga Pechkov, sa femme
Daisy Pechkov, leur fille
Marga, maîtresse de Lev
Greg Pechkov, fils de Lev et de Marga
Gladys Angelus, actrice de cinéma, autre maîtresse de Lev

Famille Rouzrokh

Dave Rouzrokh
Joanne Rouzrokh, sa fille

Membres de la haute société de Buffalo

Dot Renshaw
Charlie Farquharson

Autres

Joe Brekhounov, gangster
Brian Hall, responsable syndical
Jacky Jakes, starlette
Eddie Parry, marin, ami de Chuck Dewar
Capitaine Vandermeier, supérieur de Chuck Dewar
Margaret Cowdry, belle héritière

Personnages historiques

F.D. Roosevelt, 32^e président des États-Unis
Marguerite « Missy » LeHand, sa secrétaire particulière
Harry Truman, vice-président des États-Unis
Cordell Hull, secrétaire d'État
Sumner Welles, sous-secrétaire d'État
Colonel Leslie Groves, membre du Corps des ingénieurs de l'armée, un des responsables du projet
Manhattan

Anglais

Famille Fitzherbert

Comte Fitzherbert, dit Fitz

Princesse Bea, sa femme

« Boy » Fitzherbert, vicomte d'Aberowen, leur fils aîné

Andy Fitzherbert, leur benjamin

Famille Leckwith-Williams

Ethel Leckwith (née Williams), députée d'Aldgate

Bernie Leckwith, mari d'Ethel

Lloyd Williams, fils d'Ethel, beau-fils de Bernie

Millie Leckwith, fille d'Ethel et de Bernie

Autres

Ruby Carter, amie de Lloyd

Bing Westhampton, ami de Fitz

Lindy et Lizzie Westhampton, filles jumelles de Bing

Jimmy Murray, fils du général Murray

May Murray, sa sœur

Marquis de Lowther, dit Lowthie

Naomi Avery, meilleure amie de Millie Leckwith

Abe Avery, frère de Naomi

Personnages historiques

Ernest Bevin, député, ministre des Affaires étrangères

Winston Churchill, Premier ministre

Allemands et Autrichiens

Famille von Ulrich

Walter von Ulrich

Maud von Ulrich, sa femme (née Lady Maud Fitzherbert)

Erik von Ulrich, leur fils

Carla von Ulrich, leur fille

Ada Hempel, leur domestique

Kurt Hempel, fils illégitime d'Ada

Robert von Ulrich, cousin de Walter von Ulrich

Jörg Schleicher, associé de Robert von Ulrich

Rebecca Rosen, orpheline

Famille Franck

Ludwig Franck, industriel

Monika Franck, sa femme (née Monika von der Helbard)

Werner Franck, leur fils aîné

Frieda Franck, leur fille

Axel Franck, leur benjamin

Ritter, leur chauffeur

Comte Konrad von der Helbard, père de Monika

Famille Rothmann

Docteur Isaac Rothmann

Hannelore Rothmann, sa femme

Eva Rothmann, leur fille

Rudi Rothmann, leur fils

Famille von Kessel

Gottfried von Kessel, député du parti du Centre

Heinrich von Kessel, son fils

Membres de la Gestapo

Thomas Macke, inspecteur puis commissaire

Kringelein, commissaire puis commissaire principal, supérieur de Macke

Reinhold Wagner

Klaus Richter

Günther Schneider

Autres

Hermann Braun, meilleur ami d'Erik

Wilhelm Frunze, chercheur

Russes

Famille Pechkov

Grigori Pechkov

Katerina Pechkov, sa femme

Vladimir Pechkov, dit Volodia, leur fils

Ania Pechkov, leur fille

Autres

Zoïa Vorotsintseva, physicienne

Ilija Dvorkine, membre de la police secrète

Colonel Lemitov, supérieur de Volodia

Colonel Bobrov, officier de l'armée Rouge

Personnages historiques

Joseph Staline, secrétaire général du parti communiste soviétique

Lavrenti Beria, chef de la police secrète

Viatcheslav Molotov, ministre des Affaires étrangères

Espagnols

Teresa, professeur d'alphabétisation

Gallois

Famille Williams

Dai Williams, « Granda »

Cara Williams, « Grandmam »

Billy Williams, député d'Aberowen

Dave Williams, fils aîné de Billy

Keir Williams, benjamin de Billy

Famille Griffiths

Tommy Griffiths, ami de Billy Williams

Lenny Griffiths, fils de Tommy

Première partie

Tendre l'autre joue

I
1933

1.

Carla savait que la scène de ménage menaçait. Elle sentit la tension entre ses parents dès qu'elle entra dans la cuisine, une atmosphère aussi glaciale que le vent qui soufflait dans les rues de Berlin, vous gelant jusqu'à la moelle avant une tempête de neige de février. Elle fut à deux doigts de ressortir.

Ils se disputaient rarement, pourtant. Ils étaient plutôt du genre à se faire des mamours – trop même, au goût de Carla qui avait envie de disparaître sous terre quand ils s'embrassaient en public. Leurs démonstrations d'affection étonnaient ses amies : leurs parents à eux n'auraient jamais fait une chose pareille. Carla en avait parlé à sa mère, un jour. Celle-ci avait ri, apparemment enchantée, et lui avait expliqué : « Tu sais, la guerre nous a séparés, ton père et moi, au lendemain de notre mariage. » Elle était anglaise de naissance, mais ça ne se remarquait pas. « Je suis restée à Londres alors qu'il rentrait en Allemagne pour rejoindre l'armée. » Carla avait entendu cette histoire d'innombrables fois ; il faut dire que Mutter ne se lassait pas de la raconter. « Nous pensions que la guerre durerait trois mois. En réalité, nous ne nous sommes pas revus pendant cinq ans. Et pendant tout ce temps, je n'ai eu qu'une envie : me blottir dans ses bras. Alors maintenant, j'en profite. »

Vater ne valait guère mieux. « Ta mère est la femme la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée, lui avait-il déclaré, dans cette même cuisine, quelques jours plus tôt seulement. Voilà pourquoi je l'ai épousée. Ne va pas imaginer que c'était parce que... » Il avait baissé la voix et pouffé tout bas avec Mutter. À croire qu'ils pensaient qu'à onze ans, Carla ne savait rien de ce qui se passait entre un homme et une femme. C'était franchement gênant.

De temps en temps tout de même, une querelle éclatait. Carla savait en reconnaître les signes annonciateurs. Et ce jour-là, indéniablement, l'orage grondait.

Ils étaient assis chacun à une extrémité de la table de la cuisine. Vater était vêtu de sombre – costume gris foncé, chemise blanche empesée, cravate de satin noir. Il avait de l'allure, comme toujours, malgré ses cheveux qui commençaient à se clairsemmer et le léger embonpoint qui faisait s'arrondir son gilet, sous la chaîne en or de sa montre. Son visage impassible affichait une expression de calme forcé. Carla connaissait bien cette mimique qui lui était habituelle quand un membre de la famille avait fait quelque chose qui l'irritait.

Il tenait à la main un numéro du *Demokrat*, l'hebdomadaire pour lequel Mutter travaillait. Elle y rédigeait une page d'échos politiques et diplomatiques sous le nom de Lady Maud. Vater se mit à lire à haute voix : « Notre nouveau chancelier, Herr Adolf Hitler, a fait ses débuts dans le monde diplomatique à l'occasion de la réception donnée par le président Hindenburg. »

Le président était le chef de l'État, Carla le savait. Il était élu, mais jouait un rôle d'arbitre dans la politique quotidienne, se tenant au-dessus de la mêlée. Le chancelier était l'équivalent du Premier ministre qui existait dans d'autres pays : c'était lui qui dirigeait le gouvernement. Bien

qu'Hitler ait été nommé chancelier, sa formation politique, le parti nazi, ne disposait pas de la majorité absolue au Reichstag – le parlement allemand – ce qui permettait, pour le moment, aux autres formations d'endiguer ses excès.

Vater parlait d'un ton dégoûté, comme s'il était contraint d'évoquer un sujet répugnant, les eaux usées, par exemple. « Il paraissait mal à l'aise en frac. »

La mère de Carla buvait son café à petites gorgées et regardait par la fenêtre, feignant d'être captivée par le spectacle des gens gantés et emmitouflés, pressés de se rendre au travail. Elle faisait semblant d'être calme, elle aussi, mais Carla se rendait bien compte qu'elle rongait son frein.

Leur domestique, Ada, se tenait en tablier devant le plan de travail, en train de couper du fromage. Elle posa une assiette devant Vater, qui l'ignora. « Herr Hitler était visiblement sous le charme d'Elisabeth Cerruti, l'épouse de l'ambassadeur d'Italie, une femme très cultivée, vêtue d'une robe de velours rose à parements crème. »

Mutter évoquait toujours la tenue des personnalités dont elle parlait dans ses articles. Elle prétendait que cela permettait aux lecteurs de mieux se les représenter. Elle-même était toujours d'une grande élégance ; les temps étaient durs pourtant et cela faisait des années qu'elle ne s'était rien acheté. Elle n'en était pas moins gracieuse ce matin-là dans une robe de cachemire bleu marine qui avait probablement l'âge de Carla, mais soulignait joliment sa silhouette élancée.

« Signora Cerruti, de confession juive, est une fasciste convaincue, et ils se sont entretenus pendant de longues minutes. A-t-elle demandé à Herr Hitler de cesser d'attiser la haine contre les Juifs ? » Vater reposa sèchement la revue sur la table.

Nous y voilà, songea Carla.

« Tu n'ignores sûrement pas que les nazis vont être fous de rage, lança-t-il.

— J'espère bien, répondit Mutter paisiblement. Le jour où ils apprécieront ce que j'écris, j'arrêterai.

— Tu ne te rends donc pas compte qu'ils peuvent être terriblement dangereux si on les met en rogne ? »

Une étincelle de colère s'alluma dans les yeux de Mutter. « Je t'en prie, Walter, ne me parle pas comme à une demeurée. Je sais bien qu'ils sont dangereux – c'est même la raison pour laquelle je m'oppose à eux.

— Je ne vois pas l'utilité de les pousser à bout.

— Tu les attaques bien au Reichstag. » Vater était député du parti social-démocrate.

« Je participe à des débats rationnels. »

C'était toujours pareil, songea Carla. Vati était logique, prudent, respectueux des lois. Mutti avait de la classe et de l'humour. Il arrivait à ses fins par une ténacité tranquille ; elle par le charme et le culot. Ils ne pourraient jamais être d'accord.

Vater ajouta : « Au moins, je ne rends pas les nazis fous de rage.

— C'est peut-être parce que tu ne leur fais pas grand mal. »

Agacé par sa repartie facile, Vater haussa le ton. « Tu t'imagines réellement que tes plaisanteries leur font du tort ?

— Je les ridiculise.

— Et tu éludes le débat.

— Il me semble que les deux tactiques ont leurs mérites. »

Cette fois, Vater était vraiment en colère. « Enfin Maud, tu ne comprends donc pas que tu te mets en danger, et toute notre famille avec toi ?

— Au contraire. Le vrai danger consiste à ne *pas* ridiculiser les nazis. Tu peux me dire à quoi

ressemblerait la vie de nos enfants si l'Allemagne devenait un État fasciste ? »

Ce genre de discussion angoissait Carla. Elle ne supportait pas d'entendre dire que leur famille était en danger. La vie devait continuer comme toujours. Elle aurait voulu s'asseoir dans cette cuisine tous les matins jusqu'à la fin des temps, avec ses parents aux deux bouts de la table de pin, Ada devant l'évier, et son frère Erik, qui s'affairait bruyamment à l'étage, en retard, comme toujours. Pourquoi cela devrait-il changer ?

Elle ne se rappelait pas un petit déjeuner où ses parents n'aient pas parlé politique et avait l'impression de comprendre ce qu'ils faisaient, comment ils espéraient faire de l'Allemagne un pays où il ferait meilleur vivre pour tous. Récemment pourtant, leurs discussions avaient pris un tour nouveau. Ils semblaient penser qu'un péril effroyable planait sur eux, mais Carla n'arrivait pas à se figurer de quoi il retournait.

Vater disait : « Dieu sait que je fais tout ce que je peux pour mettre des bâtons dans les roues d'Hitler et de sa bande.

— Moi aussi. Mais quand c'est toi qui le fais, tu prétends agir raisonnablement. » Le ressentiment durcissait les traits de Mutter. « Et quand c'est moi, je me fais accuser de mettre la famille en danger.

— À juste titre », rétorqua Vater. La querelle commençait à peine, mais à cet instant-là, Erik dévala l'escalier dans un fracas de cheval au galop et fit irruption dans la cuisine, son sac de collégien bringuebalant sur l'épaule. Il venait d'avoir treize ans et un léger duvet noir disgracieux commençait à ombrer sa lèvre supérieure. Quand ils étaient petits, Carla et Erik jouaient beaucoup ensemble ; mais ces jours-là étaient révolus. Il s'était mis à pousser comme une asperge et affectait de trouver sa sœur stupide et puérile. En réalité, elle était plus intelligente que lui et savait un tas de choses auxquelles il ne comprenait rien, comme les cycles menstruels.

« C'était quoi, le dernier air que tu as joué ? » demanda-t-il à Mutter.

Le piano les réveillait souvent le matin. C'était un Steinway à queue – hérité, comme la maison elle-même, des parents de Vater. Mutter jouait avant le petit déjeuner parce que, disait-elle, elle était trop occupée le reste de la journée et trop fatiguée le soir. Ce matin-là, elle avait travaillé une sonate de Mozart puis un air de jazz. « Ça s'appelle Tiger Rag, répondit-elle à Erik. Tu veux du fromage ?

— Le jazz, c'est décadent, grommela Erik.

— Ne dis pas de bêtises, veux-tu ! »

Ada tendit à Erik une assiette de fromage et de tranches de saucisse, et il commença à s'empiffrer. Carla trouvait ses manières déplorables.

Vater prit l'air sévère. « Qui est-ce qui t'apprend pareilles niaiseries, Erik ?

— Hermann Braun dit que le jazz, ce n'est pas de la musique, c'est juste du bruit de Nègres. » Hermann était le meilleur ami d'Erik ; son père était membre du parti nazi.

« Hermann ferait mieux d'essayer d'en jouer au lieu de dire des sottises. » Vater se tourna vers Mutter et son visage s'adoucit. Elle lui sourit. Il poursuivit : « Ta mère a voulu m'apprendre le ragtime, il y a bien des années de cela, mais le rythme m'a toujours échappé.

— Autant chercher à apprendre à une girafe à faire du patins à roulettes », confirma Mutter en riant.

Carla constata avec soulagement que l'orage s'était éloigné. Elle se détendit. Elle prit une tranche de pain noir et la trempa dans son lait.

À présent, c'était Erik qui cherchait la querelle. « Les Nègres sont une race inférieure, lança-t-il d'un ton provocateur.

— Permits-moi d'en douter, le reprit Vater patiemment. S'ils passaient leur enfance dans de belles maisons remplies de livres et de tableaux, si on leur permettait de fréquenter de bonnes écoles avec des professeurs compétents, ils finiraient peut-être par être plus intelligents que toi.

— N'importe quoi ! protesta Erik.

— Ne parle pas à ton père sur ce ton, petit sot », intervint Mutter d'une voix indulgente : toute sa colère s'était épuisée contre Vater et elle paraissait simplement lasse et déçue. « Tu ne sais pas de quoi tu parles, et Hermann Braun non plus.

— La race aryenne est forcément supérieure aux autres, s'entêta Erik. C'est nous qui dirigeons le monde !

— Ton ami nazi ignore tout de l'histoire, reprit Vater. Les Égyptiens de l'Antiquité ont construit les pyramides à une époque où les Allemands vivaient encore dans des grottes. Les Arabes étaient les maîtres du monde au Moyen Âge – les musulmans pratiquaient l'algèbre à une époque où les princes allemands n'étaient même pas capables d'écrire leur nom. Cela n'a rien à voir avec la race. »

Carla fronça les sourcils : « Ça a à voir avec quoi, alors ? »

Vater lui jeta un regard plein de tendresse : « Voilà une excellente question, qui prouve que tu es une petite fille très intelligente. » Le compliment la fit rougir de plaisir. « Dans la plupart des civilisations – les Chinois, les Aztèques, les Romains –, la grandeur cède un jour la place à la décadence. Personne ne sait vraiment pourquoi.

— Finissez vite de manger et allez mettre vos manteaux, dit Mutter. Nous allons être en retard. »

Vater sortit sa montre de sa poche de gilet et la regarda en haussant les sourcils. « Il est encore tôt.

— Il faut que je dépose Carla chez les Franck, expliqua Mutter. Son école est fermée aujourd'hui – la chaudière à réparer si j'ai bien compris – et Carla va passer la journée avec Frieda. »

Frieda Franck était la meilleure amie de Carla. Leurs mères étaient très proches, elles aussi. En fait, dans leur jeunesse, la mère de Frieda, Monika, avait été amoureuse de Vater – une histoire amusante que la grand-mère de Frieda avait révélée un jour après avoir bu un peu trop de *Sekt*.

— Elle ne peut pas rester avec Ada ? demanda Vater.

— Ada a rendez-vous chez le médecin.

— Ah. »

Carla s'attendait à ce que son père demande de quoi elle souffrait, mais il hocha la tête comme s'il le savait déjà et rangea sa montre. Carla mourait d'envie de poser la question, mais sentit intuitivement que ce n'était pas une bonne idée. Elle prit mentalement note d'interroger sa mère un peu plus tard – et oublia immédiatement.

Vater enfila un grand pardessus noir et partit le premier. Erik mit sa casquette – la perchait aussi loin en arrière que possible sans qu'elle tombe, comme le voulait la mode chez les garçons de son âge – et suivit Vater sur le perron.

Carla et sa mère aidèrent Ada à débarrasser. Carla aimait ces deux femmes presque autant l'une que l'autre. Quand elle était petite, c'était Ada qui s'était occupée d'elle jusqu'à ce qu'elle ait l'âge d'aller à l'école, car Mutter avait toujours travaillé. À vingt-neuf ans, Ada n'était pas encore mariée. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais avait un sourire charmant, plein de gentillesse. L'été précédent, elle avait été amoureuse d'un agent de police, Paul Huber. Malheureusement, ça n'avait pas duré.

Carla et sa mère mirent leurs chapeaux devant le miroir de l'entrée. Mutter prenait son temps. Elle avait choisi un feutre bleu foncé, de forme ronde avec un bord étroit, comme en portaient

toutes les femmes ; mais elle inclinait le sien selon un angle particulier, qui lui donnait un chic fou. En se coiffant de sa casquette de laine tricotée, Carla se demanda si elle aurait un jour autant de classe que Mutter. Celle-ci ressemblait à une déesse de la guerre, avec son long cou, son menton et ses pommettes sculptés dans du marbre blanc ; belle, oui, sans rien de joli pourtant. Carla avait ses cheveux bruns et ses yeux verts, mais elle ressemblait plus à une poupée joufflue qu'à une statue. Un jour, elle avait surpris sa grand-mère qui disait à Mutter : « Ton vilain petit canard se transformera en cygne, tu verras. » Carla attendait toujours cette métamorphose.

Quand Mutter fut prête, elles sortirent. Leur demeure se trouvait au milieu d'un alignement de grandes et élégantes maisons de ville dans le quartier du Mitte, le vieux centre de la ville. Elles avaient été construites pour des ministres de haut rang et des officiers tels que le grand-père de Carla, qui travaillaient dans les bâtiments gouvernementaux voisins.

Carla et sa mère descendirent en tram l'avenue Unter den Linden avant de prendre le S-Bahn, le métro aérien, pour se rendre de la Friedrichstrasse à la station Zoologischer Garten, juste à côté du jardin zoologique. Les Franck habitaient le quartier de Schöneberg, au sud-ouest de la ville.

Carla espérait croiser le frère de Frieda, Werner. Il avait quatorze ans et elle était un peu amoureuse de lui. Il arrivait à Carla et Frieda d'imaginer que chacune épousait le frère de l'autre, qu'elles vivaient dans deux maisons voisines et que leurs enfants étaient les meilleurs amis du monde. Ce n'était qu'un jeu pour Frieda, mais en secret, Carla était sérieuse. Werner était un beau garçon, très mûr pour son âge, ce n'était pas un idiot comme Erik. Dans la maison de poupées de Carla, le père et la mère qui dormaient côte à côte dans le lit miniature s'appelaient Carla et Werner. Personne ne le savait, même pas Frieda.

Frieda avait un autre frère, Axel, qui n'avait que sept ans ; il était né avec un spina-bifida et comme il avait besoin de soins médicaux constants, il ne vivait pas chez eux, mais dans un hôpital spécialisé, dans la banlieue de Berlin.

Mutter avait eu l'air soucieuse pendant tout le trajet. « J'espère que ça va aller, murmura-t-elle plus ou moins pour elle-même lorsqu'elles sortirent du métro.

— Ne t'en fais pas. Je vais bien m'amuser avec Frieda.

— Ce n'est pas à ça que je pensais. C'est à mon petit article sur Hitler.

— Tu crois que nous sommes en danger ? Vati avait raison ?

— Ton père a souvent raison.

— Qu'est-ce qui va nous arriver si les nazis se mettent en colère contre nous ? »

Mutter lui jeta un long regard étrange avant de s'écrier : « Seigneur ! Dans quel monde t'ai-je fait naître ? » Puis elle se tut.

Au bout de dix minutes de marche, elles arrivèrent devant une superbe villa qu'entourait un vaste jardin. Les Franck étaient riches : le père de Frieda, Ludwig, était propriétaire d'une usine de postes de radio. Deux voitures étaient rangées dans l'allée. La plus grosse, une limousine noire et luisante, appartenait à Herr Franck. Le moteur ronronnait et un nuage de vapeur bleue s'élevait du pot d'échappement. Le chauffeur, Ritter, son pantalon d'uniforme enfoncé dans de hautes bottes, se tenait, casquette à la main, prêt à ouvrir la portière. Il s'inclina poliment en disant : « Bonjour, Frau von Ulrich. »

Le deuxième véhicule était une voiture verte à deux places. Un homme courtaud à barbe grise sortit de la maison, portant une sacoche de cuir, et effleura le bord de son chapeau pour saluer Mutter avant de monter dans la petite automobile. « Je me demande ce que le docteur Rothmann vient faire d'aussi bonne heure », s'inquiéta Mutter.

Elles ne tardèrent pas à l'apprendre. La mère de Frieda, Monika, une grande femme à l'opulente

chevelure rousse, apparut sur le seuil. Au lieu de les faire entrer, elle se campa devant la porte comme pour en barrer l'accès. « Frieda a la rougeole ! annonça-t-elle. »

— La pauvre ! s'écria Mutter. Comment va-t-elle ?

— Pas très bien. Elle a de la fièvre et elle tousse. Mais Rothmann dit qu'elle va se remettre. Le problème, c'est qu'elle est en quarantaine.

— Évidemment ! Et toi, tu l'as déjà eue ?

— Oui, quand j'étais petite.

— Werner aussi, je m'en souviens – il avait eu une éruption carabinée. Des boutons partout. Et ton mari ?

— Tout va bien. Ludi l'a eue dans son enfance. »

Les deux femmes se tournèrent vers Carla. Elle n'avait jamais eu la rougeole. Elle comprit qu'elle ne pourrait pas passer la journée chez Frieda.

Si Carla était déçue, Mutter, elle, était dans tous ses états. « Le numéro de cette semaine est consacré aux élections – il faut que j'aille au journal. » Elle avait l'air affolée. Tous les adultes étaient préoccupés par les élections législatives qui devaient se tenir le dimanche suivant. Mutter et Vater craignaient l'un comme l'autre que les nazis n'obtiennent suffisamment de voix pour prendre le contrôle intégral du gouvernement. « En plus, j'ai une vieille amie qui arrive de Londres. Je pourrais peut-être convaincre Walter de prendre une journée de congé pour garder Carla ?

— Tu devrais l'appeler », suggéra Monika.

Peu de gens avaient le téléphone chez eux, mais c'était le cas des Franck, et Carla et sa mère entrèrent dans le vestibule. L'appareil était posé près de la porte d'entrée sur une table à pieds fuselés. Mutter souleva le combiné et indiqua à l'opératrice le numéro du bureau de Vater au Reichstag, le bâtiment du Parlement. Dès que la communication fut établie, elle lui exposa la situation. Elle l'écouta un instant et son visage s'assombrit. « Mon journal va exhorter cent mille lecteurs à faire campagne pour le parti social-démocrate, insista-t-elle. Et tu me dis que tu as quelque chose de plus important que ça à faire aujourd'hui ? »

Carla n'eut pas de mal à deviner comment la discussion se terminerait. Vater avait beau l'aimer tendrement, il ne lui avait jamais consacré une journée entière depuis qu'elle était née. Les pères de ses amies ne se comportaient pas autrement. Ce n'était pas le travail des hommes, voilà tout. Mais il arrivait à Mutter de faire comme si elle ignorait ce genre de règles.

« Dans ce cas, je n'ai plus qu'à l'emmener au journal, conclut Mutter sèchement. Je n'ose pas imaginer comment Jochmann va le prendre. » Herr Jochmann était son patron. « Tu sais que ce n'est pas ce qu'on peut appeler un féministe, même dans ses meilleurs jours. » Elle raccrocha brutalement.

Carla avait horreur que ses parents se disputent, et c'était la deuxième scène de la journée. Le monde entier en devenait instable. Ces querelles lui faisaient beaucoup plus peur que les nazis.

« Allons, viens », lui dit Mutter en s'approchant de la porte.

En plus, je n'aurai même pas vu Werner, pensa Carla au désespoir.

À cet instant précis, le père de Frieda, un homme énergique et jovial, au visage rose barré d'une petite moustache noire, apparut dans l'entrée. Il salua aimablement Mutter, et elle s'arrêta pour échanger quelques politesses avec lui pendant que Monika aidait son mari à enfiler un manteau noir à col en fourrure.

Il se dirigea vers le pied de l'escalier. « Werner ! cria-t-il. Je pars sans toi ! » Il se coiffa d'un feutre gris et sortit.

« J'arrive ! J'arrive ! » Werner descendit l'escalier avec la grâce d'un danseur. Il était aussi grand

que son père, et infiniment plus séduisant avec ses cheveux blond vénitien un tout petit peu trop longs. Il avait coincé sous son bras un cartable de cuir qui paraissait rempli de livres et tenait dans l'autre main une paire de patins à glace et une crosse de hockey. Malgré sa hâte, il s'arrêta pour dire : « Bonjour, Frau von Ulrich », très courtoisement. Puis, sur un ton moins formel : « Salut, Carla. Ma sœur a la rougeole. »

Carla se sentit rougir sans aucune raison. « Je sais », répondit-elle. Elle chercha quelque chose de charmant et de spirituel à lui dire, mais ne trouva rien. « Je ne l'ai jamais eue, alors je ne peux pas rester chez vous.

— Je l'ai attrapée quand j'étais gosse, précisa-t-il comme si cela remontait à une éternité. Il faut que je me dépêche », ajouta-t-il d'un ton contrit.

Se refusant à le voir disparaître aussi vite, Carla le suivit au-dehors. Ritter tenait la portière ouverte. « Qu'est-ce que c'est comme voiture ? » demanda Carla. Les garçons connaissaient toujours les marques d'automobiles.

« Une limousine Mercedes-Benz W 10.

— Elle a l'air très confortable. » Elle surprit le regard de sa mère, mi-étonné, mi-amusé.

« Tu veux qu'on vous dépose quelque part ? demanda Werner.

— Ce serait drôlement gentil.

— Je vais demander à mon père. » Werner passa la tête à l'intérieur de la voiture et dit quelques mots.

Carla entendit Herr Franck répondre : « Entendu, mais faites vite ! »

Elle se tourna vers sa mère. « Ils vont nous conduire en voiture ! »

Mutter n'hésita qu'un instant. Elle n'appréciait pas les idées politiques de Herr Franck – il donnait de l'argent aux nazis – mais n'allait certainement pas refuser de faire le trajet dans une voiture chauffée par un matin aussi glacial. « C'est très aimable à vous, Ludwig », remercia-t-elle.

Elles rejoignirent les Franck à l'arrière de la voiture, où il y avait suffisamment de place pour quatre. Ritter démarra doucement. « Vous allez Kochstrasse, je suppose ? » demanda Herr Franck. De nombreux éditeurs de journaux et de livres avaient leurs bureaux dans cette rue du quartier de Kreuzberg.

« Je m'en voudrais de vous faire faire un détour. Vous pouvez nous laisser Leipziger Strasse. Ça ira très bien.

— Je ne demande pas mieux que de vous conduire jusqu'à votre porte – mais peut-être préférez-vous que vos collègues de gauche ne vous voient pas descendre de la voiture d'un gros ploutocrate. » Son ton hésitait entre humour et hostilité.

Mutter lui adressa son sourire le plus charmant. « Voyons, Ludi, vous n'êtes pas gros – juste un peu enveloppé. » Elle tapota le devant de son pardessus.

Il rit et la tension se dissipa. « Je ne l'ai pas volé », reconnut Herr Franck qui prit le tuyau acoustique pour donner ses instructions à Ritter.

Ravie d'être dans la même voiture que Werner, Carla était bien décidée à en tirer le meilleur parti. Malheureusement, elle ne trouvait aucun sujet de conversation. La seule question qu'elle aurait vraiment voulu lui poser était : « Quand tu seras grand, tu crois que tu pourrais épouser une fille aux cheveux bruns et aux yeux verts, plus jeune que toi d'environ trois ans, et plutôt intelligente ? » En désespoir de cause, elle finit par désigner ses patins à glace et par lui demander : « Tu as match aujourd'hui ?

— Non. Je vais juste à l'entraînement après les cours.

— À quelle place joues-tu ? » Elle ne connaissait rien au hockey, mais il y avait toujours des

places dans les sports d'équipe.

« Ailier droit.

— Ce n'est pas un peu dangereux, le hockey ?

— Pas vraiment, mais il faut être rapide.

— Je suis sûre que tu es un excellent patineur.

— Pas trop mauvais », concéda-t-il modestement.

Une fois de plus, Carla surprit sa mère qui la regardait avec un petit sourire énigmatique. Avait-elle deviné les sentiments que lui inspirait Werner ? Carla sentit son visage s'empourprer à nouveau.

La voiture s'arrêta devant un établissement scolaire et Werner descendit. « Au revoir, tout le monde ! » s'écria-t-il, et il franchit en courant le portail qui donnait dans la cour.

Ritter repartit, longeant la rive sud du canal de la Landwehr. Carla contempla les péniches, leurs cargaisons de charbon coiffées de neige comme des montagnes. Elle était étrangement déçue. Elle avait réussi à passer quelques instants avec Werner en lui faisant comprendre qu'elle aimerait bien faire le trajet en voiture, et avait gâché ces précieuses minutes en lui parlant de hockey sur glace.

De quoi aurait-elle aimé discuter avec lui ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Herr Franck se tourna vers Mutter : « J'ai lu votre chronique dans le *Demokrat*.

— J'espère qu'elle vous a plu.

— Je dois dire que je n'ai pas beaucoup apprécié votre manque de respect envers notre chancelier.

— Parce que vous pensez que les journalistes doivent se montrer respectueux à l'égard des hommes politiques ? répondit Mutter d'un ton enjoué. Voilà une idée bien radicale. Dans ce cas, la presse nazie ferait bien d'être un peu plus polie à l'égard de mon mari ! Je ne suis pas sûre qu'elle y soit très disposée.

— Je ne parle pas de tous les hommes politiques, évidemment », répliqua Herr Franck agacé.

Ils traversèrent le carrefour noir de monde de la Potsdamer Platz où régnait une terrible cohue : les automobiles, les tramways et les piétons y côtoyaient des charrettes tirées par des chevaux.

« Ne serait-il pas préférable que la presse puisse critiquer tout le monde équitablement ? demanda Mutter.

— Une idée merveilleuse, chère amie. Vous vivez dans un monde chimérique, vos amis socialistes et vous. Nous sommes des hommes pragmatiques, et nous savons que l'Allemagne ne peut pas vivre d'idées. Le peuple a besoin de pain, de chaussures et de charbon.

— Je suis tout à fait de votre avis. Je ne refuserais pas moi-même un peu plus de charbon. Mais je tiens à ce que Carla et Erik grandissent en citoyens d'un pays libre.

— Vous surestimez la liberté. Elle ne fait pas le bonheur des gens, vous savez. Ils préfèrent un pouvoir fort. Pour ma part, je veux que Werner, Frieda et ce pauvre Axel grandissent dans un pays fier de lui, discipliné et uni.

— Faut-il vraiment, pour qu'il soit uni, que de jeunes voyous en chemises brunes tabassent de vieux boutiquiers juifs ?

— La politique n'est pas toujours tendre. On n'y peut rien.

— Vous vous trompez. Nous avons un rôle à jouer, vous et moi, Ludwig, chacun à notre façon. Nous devons essayer de rendre la politique moins dure – plus honnête, plus rationnelle, moins violente. Ne pas le faire, c'est manquer à notre devoir patriotique. »

Herr Franck se hérissa.

Carla ne savait pas grand-chose des hommes, mais elle avait déjà compris qu'ils n'aimaient pas

que les femmes leur fassent la leçon, surtout lorsqu'il s'agissait de devoir. Mutter avait dû oublier son charme légendaire à la maison ce matin-là. Il est vrai que tout le monde était sur les nerfs à l'approche des élections.

Ils débouchèrent sur la Leipziger Platz. « Où voulez-vous que je vous dépose ? demanda fraîchement Herr Franck.

— Ici, ce sera parfait », répondit Mutter.

Franck tapota sur la vitre de séparation. Ritter arrêta la voiture et se hâta de venir ouvrir la portière.

« J'espère que Frieda sera vite remise, dit Mutter.

— Merci. »

Elles descendirent et Ritter referma la portière.

Le bureau était à quelques minutes à pied, mais de toute évidence, Mutter avait eu hâte de quitter la voiture. Carla espérait qu'elle cesserait un jour de se disputer avec Herr Franck. Autrement, elle risquait pour sa part d'avoir du mal à continuer à voir Frieda et Werner, une perspective qui lui faisait horreur.

Elles s'éloignèrent d'un pas vif. « Surtout, tâche d'être sage au bureau et de n'embêter personne. » Le ton sincèrement implorant de sa mère toucha Carla, qui s'en voulut de lui donner autant de tracas. Elle se promit d'être irréprochable.

Mutter salua plusieurs personnes en passant : Carla avait toujours vu sa mère tenir cette chronique et elle était très connue dans les milieux de la presse. Tout le monde l'appelait « Lady Maud », à l'anglaise.

Près du bâtiment où le *Demokrat* avait ses bureaux, elles croisèrent une autre connaissance : le sergent Schwab. Il s'était battu au côté de Vater pendant la Grande Guerre, et portait encore les cheveux coupés très court, dans le style militaire. La paix revenue, il avait travaillé comme jardinier, d'abord pour le grand-père de Carla, puis pour son père ; mais il avait volé de l'argent dans le porte-monnaie de Mutter et Vater l'avait renvoyé. Maintenant, il portait l'affreux uniforme militaire des Sections d'assaut, les Chemises brunes, qui n'étaient pas des soldats mais des nazis qui s'étaient vu accorder des pouvoirs de police auxiliaire.

Sans porter la main à sa casquette, Schwab lança d'une voix claironnante : « Bonjour, Frau von Ulrich », comme s'il n'avait même pas honte d'être un voleur.

Mutter lui adressa un signe de tête glacial et passa devant lui. « Je me demande ce qu'il fabrique par ici », murmura-t-elle, soucieuse, au moment où elles entraient dans le bâtiment.

La revue pour laquelle elle travaillait occupait le premier étage d'un immeuble moderne. Consciente qu'elle n'aurait pas dû se trouver là, Carla espérait pouvoir rejoindre discrètement le bureau de Mutter. Par malchance, elles rencontrèrent Herr Jochmann dans l'escalier. C'était un homme corpulent, au nez chaussé d'épaisses lunettes. « Qu'est-ce que c'est ? lança-t-il d'un ton rogue sans retirer la cigarette qu'il avait à la bouche. C'est un journal que je dirige ou une école maternelle ? »

Mutter ne se démonta pas. « J'ai pensé au commentaire que vous avez fait l'autre jour, dit-elle. Sur les jeunes, qui s'imaginent que le journalisme est un métier prestigieux et ne se rendent pas compte du travail que cela représente. »

Il fronça les sourcils. « J'ai dit ça, moi ? Ma foi, c'est vrai, indéniablement.

— Alors j'ai eu l'idée de proposer à ma fille de m'accompagner aujourd'hui. Pour qu'elle découvre la réalité de notre métier. Ça ne peut qu'être bon pour son éducation, surtout si elle devient écrivain, comme elle le souhaite. Elle fera un compte rendu de sa visite à ses camarades de

classe. J'étais certaine que vous approuveriez cette démarche. »

Mutter avait beau broder, elle avait l'air convaincante, estima Carla qui n'était pas loin d'y croire elle-même. Cette fois-ci, tout son charme était au rendez-vous.

« Vous n'attendez pas une visite importante de Londres aujourd'hui ?

— Si, en effet, Ethel Leckwith, mais c'est une vieille amie. Elle a connu Carla quand elle était bébé. »

Jochmann s'adoucit. « Hum. Bien. Je vous rappelle que nous avons une conférence de rédaction dans cinq minutes. Le temps que j'aie acheté des cigarettes.

— Carla peut y aller à votre place. » Mutter se tourna vers elle. « Il y a un bureau de tabac trois immeubles plus loin. Herr Jochmann fume des Roth-Händle.

— Oh, c'est vraiment gentil, ça me fera gagner du temps. » Jochmann tendit à Carla une pièce d'un mark.

Mutter ajouta : « Mon bureau est en haut de l'escalier, juste à côté de l'alarme d'incendie. Tu m'y trouveras quand tu reviendras. » Elle se détourna et prit le bras de Jochmann pour lui parler en confidence. « J'ai trouvé que le numéro de la semaine dernière était le meilleur que nous ayons jamais sorti », lui déclara-t-elle tandis qu'ils gravissaient les marches.

Carla sortit dans la rue en courant. Mutter s'en était habilement sortie, avec son mélange habituel d'audace et de séduction. Il lui arrivait de dire : « Nous les femmes, nous devons employer toutes les armes dont nous disposons. » En y réfléchissant, Carla prit conscience qu'elle n'avait pas agi autrement pour obtenir de monter dans la voiture de Herr Franck. Peut-être n'étaient-elles pas si différentes, après tout. Cela expliquerait aussi le curieux petit sourire avec lequel Mutter l'avait regardée : elle se revoyait sans doute trente ans plus tôt.

Il y avait la queue au bureau de tabac. La moitié des journalistes de Berlin semblaient s'y être donné rendez-vous pour acheter leurs provisions de cigarettes de la journée. Carla réussit enfin à mettre la main sur un paquet de Roth-Händle et retourna au *Demokrat*. Elle trouva facilement l'alarme d'incendie – une grande manette fixée au mur – mais Mutter n'était pas dans son bureau. Sans doute la conférence de rédaction avait-elle déjà commencé.

Carla s'engagea dans le couloir. Toutes les portes étaient ouvertes sur des pièces presque vides. Elle n'y aperçut que quelques femmes qui devaient être des dactylos et des secrétaires. Au fond du bâtiment, à l'endroit où le couloir faisait un coude, elle se trouva devant une porte fermée portant un panneau « Salle de réunion », d'où lui parvenaient des voix masculines échauffées par la discussion. Elle frappa doucement à la porte, mais personne ne lui répondit. Elle hésita un instant, puis tourna la poignée et entra.

Dans la salle remplie de fumée de tabac, elle découvrit huit à dix personnes assises autour d'une longue table. Mutter était la seule femme. Voyant Carla se diriger vers le bout de la table et tendre à Jochmann les cigarettes et la monnaie, tous se turent, manifestement surpris. Elle se dit qu'elle n'aurait pas dû entrer.

Mais Jochmann la remercia.

« Je vous en prie, Monsieur », répondit-elle et sans trop savoir pourquoi, elle esquissa une petite révérence.

Les hommes éclatèrent de rire et l'un d'eux lança : « Une nouvelle assistante, Jochmann ? » Elle comprit avec soulagement qu'elle n'avait pas commis d'impair.

Elle quitta la salle prestement et regagna le bureau de Mutter. Sans retirer son manteau – il faisait froid –, elle parcourut la pièce du regard. Elle vit un téléphone, une machine à écrire et des piles de papier et de carbone posées sur une table.

À côté du téléphone, se trouvait une photographie encadrée représentant Carla, Erik et Vater. Elle avait été prise deux ans plus tôt par une belle journée ensoleillée qu'ils avaient passée sur la plage du lac de Wannsee, à vingt-cinq kilomètres du centre de Berlin. Vater était en short. Ils riaient tous. C'était avant qu'Erik ne se prenne au sérieux et ne se croie devenu un homme.

Il y avait une seule autre photo dans la pièce, accrochée au mur celle-là, sur laquelle on voyait Mutter au côté du héros social-démocrate Friedrich Ebert, qui avait été le premier président du Reich allemand, juste après la guerre. Elle avait été prise une dizaine d'années plus tôt. Carla sourit devant la robe informe, à taille basse de sa mère, et sa coupe de cheveux à la garçonne : c'était sans doute la mode à l'époque.

L'étagère contenait des Bottin mondains, des annuaires téléphoniques, des dictionnaires de différentes langues et des atlas. Rien à lire en un mot. Dans le tiroir du bureau, elle trouva des crayons, plusieurs paires de gants de soirée neufs, encore enveloppés dans leur papier de soie, un paquet de serviettes hygiéniques et un carnet contenant des noms et des numéros de téléphone.

Carla mit le calendrier de bureau à jour à la date du lundi 27 février 1923. Puis elle glissa une feuille de papier dans la machine à écrire. Elle tapa son nom complet : Heike Carla von Ulrich. À l'âge de cinq ans, elle avait déclaré qu'elle préférait son deuxième prénom et ne voulait plus qu'on l'appelle Heike. Toute la famille avait accepté son choix, ce qui l'avait tout de même un peu étonnée.

Chaque touche de la machine à écrire actionnait une tige métallique qui venait frapper le papier à travers un ruban encreur, imprimant une lettre. Quand accidentellement, elle appuya sur deux touches à la fois, les tiges se coincèrent. Elle s'efforça de les séparer, vainement. Elle décida de presser sur une nouvelle touche, avec le résultat inverse de celui qu'elle espérait : il y avait maintenant trois tiges enchevêtrées. Elle poussa un gémissement : elle avait fait une bêtise, c'était sûr.

Un bruit l'attira vers la fenêtre. Une dizaine de Chemises brunes défilaient au milieu de la rue en scandant des slogans : « Mort aux Juifs ! À bas les Juifs ! » Carla ne comprenait pas pourquoi ces gens-là en voulaient tellement aux Juifs, qui étaient comme tout le monde, après tout, religion mise à part. Elle reconnut avec stupéfaction le sergent Schwab en tête du cortège. Elle avait eu de la peine pour lui quand ses parents l'avaient mis à la porte, parce qu'elle savait qu'il aurait du mal à retrouver un emploi. L'Allemagne comptait des millions d'hommes qui cherchaient du travail : Vater disait que c'était la crise. Mais Mutter avait été inflexible : ils ne pouvaient tout de même pas garder un voleur chez eux !

Les cris au-dehors avaient changé. « À bas les journaux juifs », hurlaient désormais les hommes en chœur. Carla vit un bras se lever et un légume pourri vint s'écraser sur la porte d'un quotidien national. Puis, sous ses yeux épouvantés, ils se dirigèrent vers le bâtiment dans lequel elle se trouvait.

Elle recula et continua à épier du coin de l'œil, cachée par l'embrasement de la fenêtre, espérant que les manifestants ne la verraient pas. Ils s'arrêtèrent devant l'immeuble, criant toujours. L'un d'eux jeta une pierre qui heurta la fenêtre de Carla, sans la briser pourtant. Elle poussa tout de même un petit cri effrayé qui attira une dactylo, une jeune femme coiffée d'un béret rouge. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle en poussant la porte, puis elle regarda par la fenêtre. « Et merde ! »

Les membres de la Section d'assaut pénétrèrent dans le bâtiment et Carla entendit un piétinement de bottes dans l'escalier. Elle était terrifiée : qu'allaient-ils faire ?

Le sergent Schwab entra dans le bureau de Mutter. Il hésita un instant en voyant une femme et une enfant, puis parut prendre son courage à deux mains. Il attrapa la machine à écrire et la balança

par la fenêtre, fracassant la vitre. Carla et la dactylo hurlèrent.

D'autres Chemises brunes passaient dans le couloir, braillant leurs slogans.

Schwab empoigna la dactylo par le bras : « Et maintenant, chérie, tu vas me dire où est le coffre-fort.

— Dans la salle des archives, murmura-t-elle d'une petite voix apeurée.

— Montre-moi où c'est.

— Tout ce que vous voudrez. »

Il la poussa hors de la pièce.

Carla se mit à pleurer, mais ravala immédiatement ses larmes. Elle songea un instant à se cacher sous le bureau, avant de se raviser. Elle ne voulait pas leur montrer à quel point elle était terrifiée. Quelque chose en elle se révoltait, lui donnait envie de défier ces brutes.

Que pouvait-elle faire ? Avant tout, il fallait prévenir Mutter.

Elle s'approcha de la porte et regarda dans le couloir. Les SA entraient et sortaient des bureaux, mais ils n'étaient pas encore arrivés au fond. Carla ne savait pas si le tapage qu'ils faisaient s'entendait depuis la salle de réunion. Elle enfila le couloir, courant à toutes jambes, quand un cri l'arrêta net. Jetant un coup d'œil dans une pièce, elle vit Schwab qui secouait la dactylo au béret rouge en hurlant : « Où est la clé ?

— Je n'en sais rien, je vous le jure ! » sanglotait la jeune femme.

Le sang de Carla ne fit qu'un tour. Comment Schwab pouvait-il se permettre de traiter une femme de cette façon ? Elle cria : « Lâchez-la tout de suite, Schwab, espèce de voleur ! »

Schwab fit volte-face avec dans les yeux un éclair de haine qui décupla la peur de Carla. Puis son regard se déplaça vers quelqu'un qui devait être situé derrière elle et à qui il lança : « Fais dégager cette gosse, tu veux ? »

Elle sentit quelqu'un la soulever par les aisselles. « Une petite Juive ? demanda une voix masculine. Tu m'en as tout l'air, avec ta tignasse brune.

— Je ne suis pas juive », hurla-t-elle, terrifiée.

L'homme la porta jusqu'à l'entrée du couloir et la déposa brutalement dans le bureau de Mutter. Elle trébucha et tomba. « Reste ici, toi », dit-il et il s'éloigna.

Carla se releva. Elle ne s'était pas fait mal. Le couloir était rempli de Chemises brunes à présent, et il lui était impossible de rejoindre sa mère. Il fallait absolument trouver de l'aide.

Elle regarda par la fenêtre brisée. Une petite foule s'était rassemblée dans la rue. Deux policiers se trouvaient parmi les badauds, en train de bavarder. Carla leur cria : « Au secours ! Au secours ! Police ! »

Ils la virent et s'esclaffèrent.

Leurs rires l'exaspérèrent, et la colère lui fit un peu oublier sa peur. Elle retourna dans le couloir. Son regard se posa sur l'alarme d'incendie. Levant le bras, elle empoigna la manette.

Elle hésita. On n'était pas censé actionner l'alarme s'il n'y avait pas d'incendie, et une petite affiche apposée sur le mur menaçait les contrevenants de lourdes sanctions.

Elle tira tout de même le levier.

Rien. Le mécanisme ne fonctionnait peut-être pas.

Mais soudain, un mugissement retentit, s'élevant puis retombant, résonnant à travers tout le bâtiment.

Les journalistes surgirent presque immédiatement de la salle de réunion, au fond du couloir. Jochmann sortit le premier. « Bon sang ! Mais que se passe-t-il ? » demanda-t-il furieux, hurlant pour couvrir le bruit de l'alarme.

Un des SA répondit : « Ce torchon juif communiste a insulté notre Führer. Nous le fermons.

— Sortez de mes bureaux ! »

L'homme l'ignora et passa dans une autre pièce. Quelques instants plus tard, on entendit un hurlement de femme et un fracas qui évoquait le bruit d'un bureau métallique renversé.

Jochmann se tourna vers un de ses collaborateurs : « Schneider, appelez la police immédiatement ! »

Carla savait que c'était inutile : les policiers étaient déjà sur place, et se gardaient bien d'intervenir.

Mutter se fraya un passage à travers l'atroupement et courut dans le couloir jusqu'à son bureau : « Ça va ? Tu n'as rien ? » cria-t-elle en serrant Carla dans ses bras.

Elle ne voulait pas être consolée comme un bébé. Repoussant sa mère, elle répondit : « Je vais bien, ne t'en fais pas. »

Mutter regarda autour d'elle : « Ma machine !

— Ils l'ont jetée par la fenêtre. » Carla se dit que finalement, elle ne se ferait pas gronder parce qu'elle avait bloqué des touches.

« Il faut sortir d'ici. » Mutter attrapa la photo qui était sur son bureau, prit Carla par la main et elles quittèrent la pièce en toute hâte.

Personne ne les arrêta dans l'escalier. Devant elles, un jeune homme, peut-être un journaliste, avait coincé la tête d'un SA sous son bras et le traînait hors du bâtiment. Carla et sa mère les suivirent. Une autre Chemise brune dévalait les marches derrière elles.

Sans desserrer son étreinte, le reporter aborda les deux policiers qui se trouvaient dans la rue : « Arrêtez cet homme, dit-il. Je l'ai surpris en train de dévaliser nos bureaux. Vous trouverez dans sa poche un pot de café volé.

— Lâchez-le tout de suite », répondit le plus âgé des deux policiers.

À contrecœur, le reporter le libéra.

Le deuxième SA se rapprocha de son collègue.

« Quel est votre nom, monsieur ? demanda le policier au journaliste.

— Rudolf Schmidt. Je suis correspondant parlementaire au *Demokrat*.

— Monsieur Schmidt, je vous arrête pour voies de fait sur la personne d'un auxiliaire de police.

— Ne soyez pas ridicule. J'ai pris cet homme la main dans le sac. »

Le policier fit un signe de tête aux deux Chemises brunes. « Conduisez-le au commissariat. »

Les hommes attrapèrent Schmidt par les bras. Il parut sur le point de se débattre, puis se ravisa.

« Tous les détails de cette affaire paraîtront dans le prochain numéro du *Demokrat* ! s'écria-t-il.

— Il n'y aura pas de prochain numéro, rétorqua le policier. Emmenez-le ! »

Sur ces entrefaites, un camion de pompiers arriva et une demi-douzaine d'hommes en jaillit. Leur chef s'adressa aux policiers d'un ton brutal : « Il faut évacuer le bâtiment.

— Retournez à la caserne, il n'y a pas d'incendie, rétorqua le plus âgé. Ce ne sont que des membres des Sections d'assaut qui ferment un journal communiste.

— Ce n'est pas mon problème, répliqua le pompier. L'alarme a été déclenchée et la première chose à faire est d'évacuer tout le monde, les Sections d'assaut comme les autres. Nous nous passerons de vous. » Il conduisit ses hommes à l'intérieur de l'immeuble.

Carla entendit sa mère s'exclamer : « Oh, non ! » Se retournant, elle la vit qui contemplait sa machine à écrire, tombée sur le trottoir. Le boîtier métallique avait explosé, révélant les articulations entre les tiges et les touches. Le clavier était complètement déformé, une extrémité du cylindre s'était détachée et la petite cloche qui tintait pour indiquer la fin d'une ligne gisait par

terre pitoyablement. Une machine à écrire n'était pas un objet précieux, mais Mutter semblait au bord des larmes.

Les Chemises brunes et le personnel de la revue quittèrent le bâtiment sous la conduite des pompiers. Le sergent Schwab résistait et criait, furieux : « Il n'y a pas le feu ! » Les pompiers le poussèrent en avant sans l'écouter.

Jochmann sortit, lui aussi, et s'adressa à Mutter : « Ils n'ont pas eu le temps de faire beaucoup de dégâts – les pompiers les en ont empêchés. Je ne sais pas qui a déclenché l'alarme, mais nous lui devons une fière chandelle ! »

Carla qui avait eu peur de se faire réprimander pour son initiative se félicita. Finalement, elle avait bien fait !

Elle prit la main de sa mère, qui sembla surmonter son accès de chagrin. Elle s'essuya les yeux avec sa manche, un geste inhabituel qui révélait son émotion : si Carla en avait fait autant, sa mère n'aurait pas manqué de lui rappeler qu'elle avait un mouchoir. « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Elle n'avait jamais entendu ces mots dans la bouche de Mutter – d'habitude, elle savait toujours quoi faire.

Carla prit soudain conscience que deux personnes se tenaient près d'elles. Elle leva les yeux sur une très jolie femme qui devait avoir à peu près l'âge de Mutter, et dont le visage respirait l'autorité. Carla la connaissait, mais n'aurait pas su dire où elle l'avait déjà rencontrée. Elle était accompagnée d'un homme assez jeune pour être son fils. Il était mince, pas très grand, et ressemblait à un acteur de cinéma. Il avait un visage remarquablement séduisant, qui aurait presque été trop harmonieux sans son nez aplati et déformé. Les deux nouveaux venus avaient l'air abasourdis, et le jeune homme était pâle de colère.

La femme prit la parole la première, en anglais. « Bonjour, Maud, dit-elle d'une voix qui parut vaguement familière à Carla. Ne me dites pas que vous ne me reconnaissez pas ! Je suis Eth Leckwith, et voici Lloyd. »

2.

Lloyd Williams trouva à Berlin un club de boxe où il pouvait venir s'entraîner une heure par jour pour quelques pièces. Il était situé dans le quartier ouvrier de Wedding, au nord du centre-ville. Lloyd travailla avec des massues de gymnastique, des médecine-balls, la corde à sauter et le sac de sable avant de mettre un casque et d'enchaîner cinq rounds sur le ring. Le responsable du club lui trouva un sparring-partner, un Allemand de son âge et de sa catégorie – Lloyd était poids welter. L'Allemand avait un joli coup droit rapide et imprévisible, et toucha Lloyd plusieurs fois avant que celui-ci ne lui envoie un crochet du gauche qui le mit au tapis.

Lloyd avait grandi dans un quartier difficile, l'East End de Londres. À douze ans, il s'était fait rudoyer par d'autres garçons de son école. « J'ai connu ça, lui avait dit son beau-père, Bernie Leckwith. Tu as les meilleures notes, et le *shlammer*, la petite frappe de la classe, te prend en grippe. » Dad était juif – sa mère ne parlait que yiddish. Quelques jours plus tard, il accompagnait Lloyd au club de boxe d'Aldgate. Ethel avait protesté, mais Bernie avait eu le dernier mot, ce qui n'était pas fréquent.

Lloyd avait appris à bouger vite et à frapper dur, et les bagarreurs de l'école s'étaient cherché une autre victime. Il y avait aussi gagné le nez cassé qui donnait un peu de caractère à son joli visage. Et surtout, il s'était découvert un talent. Il avait des réflexes rapides et une pugnacité qui lui avaient permis de remporter plusieurs victoires sur le ring. Son entraîneur avait été déçu qu'il choisisse

- [**Twentieth-Century Europe: A Brief History, 1900 to the Present \(3rd Edition\) here**](#)
- [read Tom Swift and His Undersea Search: Or, the Treasure on the Floor of the Atlantic \(Tom Swift, Book 23\)](#)
- [read online Sky Raiders \(Five Kingdoms, Book 1\)](#)
- [Taipei: City of Displacements \(A McLellan Book\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)

- <http://okawa-ladies.com/lib/Twentieth-Century-Europe--A-Brief-History--1900-to-the-Present--3rd-Edition-.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/William-Mulholland-and-the-Rise-of-Los-Angeles.pdf>
- <http://www.wybohaas.com/freebooks/Sky-Raiders--Five-Kingdoms--Book-1-.pdf>
- <http://www.wybohaas.com/freebooks/Taipei--City-of-Displacements--A-McLellan-Book-.pdf>